



Juin 2021

Editorial

Nicole Borie

Inhibition, empêchement et irréalité

Jérôme Lecaux

Variétés du passage à l'acte

Jacques Borie

De la responsabilité

Jean-Louis Morizot



Éditorial

Nicole Borie

L'année 2020, vingt-cinquième année d'existence de la Section clinique de Lyon, a été marquée par un événement inédit. Nous fûmes empêchés de nous réunir en raison de la pandémie qui a traversé le monde et eu des conséquences sur toutes nos organisations humaines. L'empêchement est l'un des pivots du thème de l'année : « Acte, empêchement, inhibition ».

Les notions d'inhibition, d'empêchement et d'acte sont inhérentes à la capacité d'agir. Chacune d'entre elles constitue un mode de traitement de la pulsion pourrait-on dire. Que viennent-elles trahir ? Vous pourrez lire ici trois extraits issus des séminaires théoriques s'attachant chacun à l'un des signifiants de notre intitulé.

Jérôme Lecaux présente en série l'inhibition et l'empêchement comme des symptômes qui résonnent particulièrement avec le sentiment d'irréalité que nous avons connu pendant le confinement.

Jacques Borie repère pour nous les différentes valeurs de l'acte en psychanalyse, tant du côté du sujet analysant, que du côté de l'analyste.

Jean-Louis Morizot s'interroge sur la notion de responsabilité qui a tendance à se perdre aujourd'hui dans le prisme de la biopolitique moderne.

Bonne lecture !



Inhibition, empêchement et irréalité

Jérôme Lecaux

Cette période du confinement, d'empêchement pour tous, a été marquée pour beaucoup d'un sentiment d'irréalité. Se promener dans les rues vides de Lyon en ne rencontrant que quelques joggeurs ou des personnes promenant leur chien laissait une fausse impression de village de vacances. Les rues désertes donnaient aux environnements familiers une apparence déshabillée de décors de cinéma. Ce sentiment d'irréalité, Albert Camus en parle dans *La peste*¹. Ce que Camus a tenté de faire avec *La peste*, c'est justement de dire quelque chose de ce réel qui se manifeste, qui bouleverse la vie des gens sans que l'on sache comment l'appréhender.

Ce que cette perte du sentiment de réalité interroge, c'est la façon dont nous constituons notre sentiment de réalité, définitivement coupés que nous sommes du réel par le langage. Et pourtant ce réel, nous n'avons que le langage pour nous en débrouiller, le cerner.

Lacan, en 1947, nous indique que la méconnaissance qui provoque cette sensation d'irréel est une défense contre l'angoisse : « Je veux plutôt dire chez chacun cette méconnaissance systématique du monde, ces refuges imaginaires, (...), ces mêmes modes de défense que l'individu utilise dans la névrose contre son angoisse, (...) »²

Si nous n'avons pas à proprement parler de prise sur le réel, par définition, puisque l'appareil symbolique et l'imaginaire ne s'y connectent pas, ce sont le désir et la jouissance qui nous donnent les moyens les plus solides pour nous y avancer. C'est le

fantasme qui stabilise notre relation au monde et nous donne cette « stupide confiance humaine » dont parle Camus³. Il donne un cadre pour le concevoir et l'appréhender. Mais si le fantasme met un voile sur le réel, il est des situations où le réel vient bousculer le fantasme, avec pour effet ce sentiment d'irréalité.

Au début du Séminaire X⁴, Lacan met en série l'inhibition, l'empêchement et l'embarras, avec des valences croissantes sur l'axe de la difficulté. Il y précise que si l'empêchement est un symptôme, être inhibé, c'est *un symptôme mis au musée*. Il faut entendre par-là que l'inhibition est la trace d'une histoire qui s'écrit et dont il s'agit de faire une lecture. L'inhibition, c'est d'abord la trace d'un traitement de la pulsion.

Freud signale dans *Inhibition symptôme et angoisse*⁵ que l'inhibition est le premier degré de lutte contre la pulsion : amoindrir l'investissement ou y opposer un barrage. Mais il arrive que cela ne suffise pas, c'est alors qu'intervient le symptôme qui est une réponse de régulation pour les motions trop puissantes et qui concède à la pulsion une satisfaction substitutive. Dans le cas de la crampe de l'écrivain, le versant douloureux de la crampe peut prendre cette signification. Mais il y a aussi tout autre chose, à savoir l'érotisation de la fonction qui vient contrarier le bon fonctionnement ; c'est comme si la cuisinière de la maison se détournait de son travail, le négligeait, parce qu'elle a une liaison amoureuse avec le maître de la maison nous dit Freud. Un désir, plus impérieux, vient en contrarier un autre. « Qu'est-ce que l'inhibition ? sinon l'introduction



Inhibition, empêchement et irréalité

Jérôme Lecaux

dans une fonction d'un autre désir que celui que la fonction satisfait naturellement » nous dit Lacan.⁶

L'inhibition vient donc, comme la loi, offrir un obstacle qui permet la structuration. C'est ce qui fera dire à Lacan que le désir et la loi c'est la même chose. Ce qui est désiré c'est ce qui est interdit. Mais c'est aussi à partir de l'énergie du désir que se structure le surmoi.

Dans la *Traumdeutung*, Freud signale que chez Hamlet nous n'apprenons l'existence d'un désir que par l'action d'inhibition (*Hemmungswirkung*).⁷ C'est le problème de Hamlet, il procrastine. Alors même que le fantôme de son père vient lui révéler qu'il a été assassiné et lui ordonne de le venger, il tergiverse et rumine sans passer à l'acte. Freud fait une lecture œdipienne. Hamlet ne peut pas tracter celui qui a fait ce que le désir œdipien lui inspirait à lui-même : tuer le père et épouser la mère.⁸ Freud nous dit que son inhibition trahit son désir.

Freud souligne aussi que Hamlet n'est pas inhibé lors d'un autre acte meurtrier : tuer Polonius caché derrière un rideau, ou pour laisser aller à la mort les deux comparses qui subissent le sort qui lui était destiné. Mais Lacan, dans son commentaire dans le Séminaire VI rajoute : « En fin de compte, nous dit-on, Claudius est une forme d'Hamlet. Ce qu'il a fait, c'est le désir d'Hamlet. Cela est trop vite dit. » Lacan explore plus avant le désir de Hamlet dans ses méandres (différences entre la situation de Hamlet et d'Œdipe, horreur du féminin). Il n'est pas sûr qu'un sujet souhaite que son désir

œdipien se réalise « pour de vrai » ! Lacan précise alors que l'acte de vengeance, tuer son l'oncle, ne peut s'accomplir que si l'épée le blesse lui-même en premier. Il peut ensuite occire l'oncle indigne. Il faut donc en passer par sa propre castration pour accomplir l'acte. C'est ce qui retient le nécosé : ne pas se confronter à sa propre limite, son propre manque, autrement dit sa castration, condition pourtant nécessaire pour la mise en œuvre de son désir qui se traduit en acte.

Dans son tout dernier enseignement, Lacan revient sur l'inhibition. En particulier dans les séminaires XXII, RSI, et XXIII, *Le sinthome*. RSI est un séminaire qui repart du texte de Freud Inhibition, symptôme et angoisse et qui attribue à chacun des trois termes un des ronds du nœud. Ainsi le réel se rapporte à l'angoisse, le symptôme au symbolique et l'inhibition à l'imaginaire. En effet, nous dit Lacan, l'imaginaire est toujours une affaire de corps, et de corps qui s'inhibe.

L'inhibition est ce qui caractérise notre rapport au réel, en tant que nous sommes inhibés à l'imaginer, c'est ce que Lacan rappelle sans cesse quand il l'indique lors de la manipulation des nœuds que nous nous trompons sans cesse. Nous n'arrivons pas à imaginer. Cette difficulté qui se traduit par l'inhibition est propre à la béance entre le réel et l'imaginaire.

De la même façon, quelque chose résiste au passage de l'imaginaire vers le symbolique. C'est le point de départ de l'enseignement de Lacan, indiqué notamment par le schéma L, où l'imaginaire fait obstacle au



Inhibition, empêchement et irréalité

Jérôme Lecaux

passage au symbolique. Ici quelque chose résiste au symbolique. La cure est un chemin vers une incarnation accrue qui passe par l'incorporation du signifiant.

La passe enfin, est le moment où quelque chose d'une résistance ultime est vaincue. Un temps, dans l'enseignement de Lacan, ce passage fut appréhendé par la traversée du fantasme, qui est une façon de dire la traversée du miroir. La passe est justement un temps où l'inhibition cesse, particulièrement dans l'approche du savoir. L'appui sur sa propre castration permet un autre nouage, permet au désir de se soutenir de son rapport à la limite. Et ce désir consenti rend responsable de son rapport au savoir. Il ne s'agit plus de se complaire au savoir des autres, auxquels on en laisserait la charge, mais de se donner les moyens de se l'approprier, par son travail.

1. Camus A., *La peste*, Paris, Gallimard, 1947.
2. Lacan J., « La psychiatrie anglaise et la guerre », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 101.
3. Camus A., *op. cit.*, p. 71.
4. Lacan J., *Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 19.
5. Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1993.
6. Lacan J., *Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, *op. cit.*, p. 366.
7. Cité par Lacan J., *Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, Éditions La Martinière/Champ freudien, 2013, p. 282.
8. « Hamlet peut agir, mais il ne saurait se venger d'un homme qui a écarté son père et pris la place de celui-ci auprès de sa mère, d'un homme qui a réalisé les désirs de son enfance. L'horreur qui devrait le pousser à la vengeance est remplacée par des remords, des scrupules de conscience. Je viens de traduire en termes conscients ce qui demeure inconscient dans l'âme du héros... » Freud cité par Lacan, livre VI, p. 283.



Variétés du passage à l'acte *

Jacques Borie

Lorsque Freud invente la psychanalyse, il définit la psychanalyse comme le « se souvenir » à la place de « l'agiren », l'agir. On comprend alors que la question de l'acte est à éviter car elle devient un obstacle, une limite à l'opération analytique.

Néanmoins il me semble que l'acte, entendu aussi bien du côté de la clinique, comme variété des passages à l'acte, que du côté de l'acte analytique comme acte à opposer à l'action, est essentiel, non seulement concernant notre clinique ou notre pratique, mais aussi dans une perspective éthique de notre époque.

En effet, le développement de la pensée cognitive dans le champ de la santé mentale, est une tentative d'objecter à l'idée même de l'acte. Elle réduit les sujets, qui disparaissent comme sujets de ce fait, à une série de comportements ou d'actions orientés par une cognition impliquant un type de comportement, avec l'idée qu'il serait possible de définir une continuité dans ce comportement.

Or l'idée d'acte, c'est justement la rupture d'une continuité. S'il y a de l'acte, c'est parce que dans le champ de la pensée, il y a un trou. Et la psychanalyse est une tentative de repérage non pas à partir de la continuité, mais du trou. C'est ainsi qu'à notre époque, le « fou dangereux » resurgit comme un véritable phénomène de société. La psychiatrie, encore récemment, a été mise à l'index comme incapable de nous mettre à l'abri de ce danger potentiel.

On constate que le passage à l'acte du fou est spécialement inquiétant dans une société où justement on tente de réduire la pensée à l'enchaînement des causalités. Lorsqu'il y a trou, acte fou qu'on ne peut référer à une cause, cela crée une angoisse particulière dont on tente de se protéger en enfermant, en excluant du lien social.

Notre hypothèse nous mène à cerner la valeur du passage à l'acte, et à indiquer quelle place peut avoir notre pratique en réponse à cette tendance pathologique.

La valeur de l'acte pour le psychanalyste, c'est refuser de réduire le sujet à ses comportements. On touche là à une question éthique, celle qui différencie l'humain de l'animal. Lacan faisait remarquer que les animaux étaient plus civilisés que les humains. Le passage à l'acte ne pose pas question pour eux : si le lion a faim, il mange la gazelle ; il veut se reproduire, il s'accouple avec une lionne... je simplifie un peu bien sûr ! Inconnu chez l'animal, existe chez l'être humain le viol ; c'est-à-dire une manière de faire avec le réel qui n'est pas du tout civilisée, non réglée par une loi.

Il est donc essentiel pour nous de maintenir cette dimension de l'acte au-delà du comportement. Ceci est valable non seulement dans le champ du symptôme, mais aussi dans celui de la politique : il s'agit au fond de voir comment la politique ne peut se réduire à la gestion, c'est à dire une pratique sans acte. La valeur éminente de l'acte est quelque chose qu'il convient



Variétés du passage à l'acte *

Jacques Borie

toujours de souligner. Ce n'est pas un hasard si c'est dans le séminaire sur l'angoisse¹ que Lacan consacre un chapitre entier à cette question de l'acting out et du passage à l'acte, séminaire dans lequel il tente de traiter un point jusqu'ici peu aperçu, la discordance fondamentale entre le symbolique et le réel.

Lacan est parti d'une idée inverse, hégélienne qui soutiendrait que tout le réel peut être rationnel ; il pourrait donc y avoir un recouvrement du réel par le symbolique. C'est même le parcours de la cure, qu'il décrit dans les années 1950 ; l'imaginaire est tout à fait dévalorisé à cette époque. Si on a un recouvrement du réel par le symbolique, il n'y a en effet pas d'angoisse. L'angoisse apparaît quand, dans le symbolique, quelque chose fait défaut pour rendre compte du réel. C'est aussi la place que nous supposons du passage à l'acte, pour autant qu'il montre l'impuissance de la structure à rendre compte du réel.

Ainsi, nous assistons à ce moment de bascule entre la référence à Hegel, le champion du « tout le réel est rationnel », et la référence à Kierkegaard qui met en avant l'angoisse comme signe de cette impossibilité. Kierkegaard critique Hegel au nom de l'*ek-sistence*. Le sujet ne saurait être une continuité de ses pensées, du processus, de la dialectique même, car il est marqué par des coupures, des sauts, qui sont la manifestation de son *ek-sistence* et non pas de sa continuité.

Notre époque actuelle est marquée par une clinique du passage à l'acte, pour autant que le passage par

l'Autre est de moins en moins assuré. Disons que la fonction paternelle, la fonction de la tradition qui servait d'amortisseur à cette jouissance débridée, tend à montrer son inconsistance, à pousser à ce que la connexion entre le sujet et l'objet, entre le sujet et la jouissance, se fasse sans passage par l'Autre. C'est ce qui nous donne la logique du passage à l'acte comme symptôme moderne.

J'ai annoncé une clinique différentielle de la psychose quant à l'acte, je vais donc pour commencer vous dire quelques mots sur la position de celui qui illustre le mieux le passage à l'acte, le mélancolique. La position du sujet mélancolique est une position radicale, qui mène au suicide lorsque le sujet s'équivaut à son être. En effet, le mélancolique est celui qui proclame aux yeux du monde son indignité, son « je ne vauds rien », dont Freud peut dire dans « Deuil et mélancolie »², que c'est la vérité. Comment se fait-il qu'il faut être malade pour apercevoir cette vérité que le sujet n'est pas grand-chose ?

Il est vrai que dans la névrose, nous voilons cette vérité. Le mélancolique, lui, ne se raccroche ni aux idéaux ni à l'Autre ; il incarne véritablement le réel du déchet dans lequel il se reconnaît en se supprimant. C'est donc la vérité de l'indignité fondamentale qu'il proclame. C'est pourquoi Lacan a pu dire que le suicide, et le suicide mélancolique spécialement, est le seul acte réussi. Ce qui veut dire que les autres actes sont manqués.

Ceci est une indication précise sur la nature même de ce qu'est



Variétés du passage à l'acte*

Jacques Borie

un acte. On ne fera pas bien sûr l'apologie du suicide comme acte réussi, mais on peut dire néanmoins que c'est l'acte réussi au sens où le sujet dit qui il est : « Je suis un type indigne, je ne mérite pas de vivre ». Le sujet mélancolique s'équivaut à son dire. Ça c'est conséquent. Il est de ce fait nécessaire à l'humain un certain rapport au semblant, le refus d'incarner ce réel du déchet. Le mélancolique proclame la préexistence de l'être sur l'existence. Le « je suis » sur le « j'existe », dans un court-circuit de l'Autre, dans un court-circuit de l'inconscient qui lui, introduirait plutôt l'acte comme manqué, comme ratage. Dans l'acte radical du suicide mélancolique, rien ne manque.

Notez cependant qu'on n'échappe pas complètement à la structure du sujet, quand bien même on s'équivaudrait à son être de déchet. Lacan souligne que le mélancolique se suicide souvent en passant par la fenêtre. Ceci nous indique la valeur de la structure de la fenêtre. Ce n'est pas la même chose en effet que de sauter par la fenêtre, de se tirer une balle dans la tête ou de se jeter sous le train. En mettant l'accent sur cette dimension de la fenêtre, le « passer à travers la fenêtre », l'acte du mélancolique indique la place de la structure de la fenêtre, c'est-à-dire la structure du fantasme qui consiste à découper dans le monde une fenêtre par laquelle le sujet organise son rapport au monde et à l'Autre. Simplement ici, cette fenêtre n'a ni fonction de voile ni d'écran. Elle n'arrête pas le sujet. Si elle ne l'arrête

pas, c'est qu'elle ne lui procure aucune satisfaction imaginaire. Cependant « passer à travers », c'est bien indiquer la valeur de la chose. Le passage à l'acte suicidaire dans sa dimension mélancolique indique une perte réelle non marquée par le moins-un du symbolique. C'est bien difficile de penser une perte dans le réel, car il n'y a perte que s'il y a symbolique.

Dans ce refus du semblant, le mélancolique contrairement au paranoïaque, prend la faute sur lui. L'indignité est au premier plan. Vous voyez déjà la différence avec la clinique paranoïaque. Si la faute est dans l'autre, c'est ce qu'il s'agira d'attaquer et non pas le sujet lui-même. Il faut toujours dans notre clinique repérer où le sujet situe la faute.

Le névrosé, lui s'y connaît en faute. Il est d'ailleurs toujours prêt à en trouver, chez lui ou chez l'autre... Pour le psychotique, la question est plus complexe ; si le mélancolique incarne l'indignité humaine, le paranoïaque la situe carrément dans l'autre et se présente comme l'innocent.

Là encore se vérifie ce que la psychanalyse promeut, à savoir que l'individuel et le collectif, c'est équivalent et que la clinique du sujet a une dimension plus étendue que l'individuel. L'espèce humaine, si elle existait... mais elle n'existe pas. Le propre de cette espèce se définit en ceci qu'elle n'est pas une espèce puisqu'elle ne détermine aucunement comment faire, en particulier avec le sexe. Cette



Variétés du passage à l'acte*

Jacques Borie

dénaturation produit aussi un effet au niveau du lien social et c'est pourquoi si je parle du suicide au niveau du sujet, je pourrais aussi bien parler du suicide au niveau du lien social. Le XXème siècle a été le siècle de l'autodestruction de l'humain à un point qui n'avait jamais été égalé ; ce n'est sans doute qu'un début comme Lacan nous l'indique. Le suicide donc, concerne l'humanité elle-même. Auschwitz, la bombe atomique entre autres, ont montré la radicalité de cette tentation au cœur même de l'humain. J.-A. Miller précise que les humains sont les seuls êtres vivants qui pensent à se détruire eux-mêmes. Le champ animal se définit lui, par l'autoconservation. On peut dire qu'il y a au cœur de l'humain ce que Freud appelait la pulsion de mort, la tentation de l'autodestruction.

Je voudrais faire une petite excursion sur une question qui a occupé la psychiatrie au XIXème siècle et au XXème jusque dans les années 60, jusqu'à Henri Ey pour être précis, qui s'appelle la question du meurtre immotivé.

Le meurtre immotivé est un article de Paul Guiraud de 1931³, dont Lacan se sert en 1932 dans sa thèse, à propos du cas Aimée⁴ ; qui prend la forme d'une question posée par la société à la psychiatrie.

Le meurtre immotivé a d'abord été traité sous le registre des possessions diaboliques. À partir du XIXème, avec l'avènement du discours

de la science, apparaît comme un scandale le fait qu'il y ait des êtres humains qui deviennent des meurtriers sans que personne n'y comprenne rien. C'est un scandale épistémologique que ces meurtriers sans cause évidente. Et comme toujours, quand on ne trouve pas la cause on accuse la génétique. L'appellation « dégénérés » en est la traduction, mais c'était avant Freud.

Celui-ci intègre la pathologie dans le champ du normal. Il refuse cette classification et tente de réintroduire le sujet dans son acte. C'est ce qui amènera sans doute Guiraud à écrire cet article en 1931. Guiraud met l'accent sur le fait que le meurtre n'est pas si immotivé qu'il y paraît, mais qu'il vise la part mauvaise du sujet qu'il situe dans l'autre, le fameux *kakon*.

Lacan reprend ce point en 1932 quand il distingue les meurtres liés au moi, c'est-à-dire les meurtres par intérêt, les meurtres liés au surmoi qui consistent à se faire punir (paranoïa d'auto-punition) et enfin les meurtres liés au ça, c'est-à-dire au mal, au *kakon*, celui-là même que le paranoïaque situe dans l'autre. Conséquence de la pulsion de mort, cette dimension introduit l'idée qu'il y a au cœur même du sujet une part insupportable, asociale, qu'il s'agit d'essayer d'éliminer ou d'extraire. Quand elle est située dans l'autre, pour le paranoïaque par exemple, cela le mènera à frapper l'autre.

Notons cependant que ça ne vise pas tant l'autre comme petit autre, que



Variétés du passage à l'acte*

Jacques Borie

le réel de la chose situé dans l'autre. On frappe son propre être comme mal. On peut donc dire que ce *kakon* qui est visé dans l'acte meurtrier du paranoïaque, incarne le ça freudien délié de toute représentation, ou le a lacanien réduit au silence des pulsions.

La fenêtre du fantasme censée relier le sujet et l'autre (à la fois le relier et le séparer, dans une conjonction-disjonction ainsi que voiler le réel en jeu), ne fonctionne pas ici comme voile. La pulsion se trouve alors dénudée, non habillée, non abritée par l'imaginaire du fantasme. Il y a donc bien une cause qui ne trouve pas de nom, mais qui est située dans l'autre. Le sujet frappe le « sans nom » dans l'autre.

En ce qui concerne le « meurtre immotivé » nous ne l'entendrons pas au sens de la motivation consciente de l'action, comme lorsque vous êtes motivés pour faire quelque chose. Apparaît la cause de l'acte du sujet sans que pour autant celui-ci connaisse la cause de sa motivation. Ce n'est absolument pas la même chose. D'autre part, Lacan insiste sur la dimension de solution de l'acte, repérée dans le fait que le patient va beaucoup mieux après. Cela semble paradoxal mais a sans doute à voir avec ce que Lacan précisait, à savoir que le crime du surmoi pousse le sujet au crime pour se faire punir. Être puni pacifie quelque chose. C'est une façon de nommer l'impossible à dire. Le sujet se trouve allégé de quelque chose par son acte-même et par la

punition qu'il reçoit en retour.

Il y a donc toujours pour le psychotique une nécessité de produire un moins ; il faut avoir ce guide dans notre pratique. Le psychotique a à faire avec un trop. C'est-à-dire que le sujet ne s'est pas constitué comme espace de défense, contrairement au névrosé et c'est pourquoi Freud commence par décrire les psychonévroses comme une défense. Il n'y a pas de familiarité avec la jouissance ; il faut donc la mettre en dehors afin de se représenter à l'abri de la jouissance. Lorsque ce n'est pas possible, le sujet doit produire cette opération de négativation de façon sauvage, c'est-à-dire dans le réel. Cela peut être du côté de ce que je viens de décrire, mais aussi sur le corps du sujet. Toutes les pratiques d'automutilation sont liées au fait que le sujet n'a pu inscrire dans son corps la marque de la castration. Il doit donc produire un moins dans le réel si on peut dire cela, car « un moins dans le réel » c'est impensable : le réel ne manque de rien, mais nous sommes en difficulté pour parler autrement.

Dans cette clinique différentielle, le paranoïaque a une façon d'éviter le passage à l'acte en construisant un délire. C'est une façon de remettre de l'autre dans le circuit. Il s'agira d'un circuit rallongé alors que le passage à l'acte est un court-circuit. C'est pour cette raison que les paranoïaques font tant d'écrits. C'est très bien, ça occupe et ça permet de constituer un circuit qui évite le passage à l'acte. Sa jouissance se dépose sur



Variétés du passage à l'acte*

Jacques Borie

le papier au lieu qu'il doive l'extraire dans le réel de l'autre ou bien sur son corps propre. L'opération d'écriture est aussi une opération de séparation. L'essentiel n'est donc pas le contenu du texte mais l'opération de production d'une séparation marquant le début de représentation du sujet dans le monde.

Lors d'un meurtre paranoïaque, le meurtre ne vise pas tellement le corps que la vérité. Le sujet doit rétablir la justice par exemple. Se faire le garant d'un monde pourra amener le paranoïaque à un passage à l'acte visant à rétablir la justice bafouée. Il s'agit d'une connexion avec l'Autre plus qu'avec le corps. L'enseignement de Lacan distingue bien ces deux points dans une clinique différentielle schizophrénie, paranoïa : La paranoïa situe la jouissance dans l'autre, la schizophrénie dans le corps. C'est pourquoi les passages à l'acte schizophréniques peuvent avoir affaire à une logique liée au corps propre et pas forcément avec l'autre.

Lorsque Lacan note que le psychotique a son objet dans sa poche, cela veut dire que contrairement au névrosé, il ne passe pas son temps à le demander à l'autre. Le névrosé le demande à l'Autre pour viser son amour, ou une place dans son désir.

Cette question du passage à l'acte nous enseigne aussi sur la jouissance contemporaine qui de plus en plus se passe de l'Autre. Même si elle n'a pas la forme du passage à l'acte, c'est

quand même la structure cohérente du court-circuit de l'Autre et du court-circuit de l'inconscient.

La psychanalyse n'est pas un binaire qui s'opposerait à l'acte, le souvenir à la place de l'agir. Ce serait croire qu'on puisse résorber la pulsion dans le symbolique, et ça, nous le savons, c'est impossible. Il y a un reste fondamental. Nous ne pouvons régler notre pratique là-dessus. Il s'agit au contraire de faire valoir l'acte dans son rapport au ratage.

Ce n'est donc pas la promotion de la vérité, car la vérité pousse au suicide. Lacan l'indique dès 1960 dans le séminaire *L'éthique de la psychanalyse*⁵, il dénonce les idéaux psychanalytiques à une époque où ils relevaient de l'authenticité. Il dit : si vous êtes vraiment authentique, si vous refusez tous les semblants, tous les montages nécessaires à la vie, vous vous suicidez tout de suite. L'authenticité, c'est radical, ça mène à ça. C'est l'équivalence du sujet à son être, au déchet. La psychanalyse encourage plutôt la vertu du semblant et les vérités mi-dites.

L'éthique de la psychanalyse promeut l'idée nouvelle que ce qui permet de réussir, c'est le ratage. Ce n'est pas du tout un idéal du ratage au contraire, c'est un savoir faire avec le ratage comme condition d'un acte. Alors, ça suppose d'être averti de la structure du sujet.

J'ai mis l'accent sur la dimension inventive, légère, utilisant la



Variétés du passage à l'acte*

Jacques Borie

contingence du psychanalyste, mais il faut mettre l'accent aussi sur l'autre dimension, celle d'avoir une petite idée de la structure du sujet. Cela veut dire quoi la structure ? Cela veut dire que pas tout n'est possible. Il vaut mieux en avoir une idée si on veut poser son acte, son intervention au bon endroit.

La psychanalyse promeut le ratage comme condition d'une satisfaction non pas comme exaltation de la jouissance ratée. Il me semble que c'est ainsi dans les exemples que je vous ai donnés, la place de l'acte analytique comme réponse au passage à l'acte. Vous avez aussi noté que le psychanalyste n'est pas du tout le maître de l'opération. On ne peut pas dire, bon voilà ce qu'il faut faire pour éviter les passages à l'acte. Notre savoir par rapport à cela n'est pas un savoir prédictif. On n'empêchera jamais un sujet de se suicider.

À suivre la position radicale du sujet dans son rapport à l'acte, on a une chance de nouer le désir de l'analyste et la tentation du passage à l'acte pour en faire quelque chose qui rate de la bonne façon. Je crois que c'est cela qui peut nous orienter dans notre pratique.

*article paru en intégralité dans IRONIK, numéro 44. Disponible en ligne.

1. Lacan J., *Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004.
2. Freud S., « Deuil et Mélancolie », *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, Folio, 1968, p. 145-171.
3. Guiraud P., « Le meurtre immotivé », *L'évolution psychiatrique*, Paris, Éditions Elsevier, 1931.
4. Lacan J., *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil, 1975.
5. Lacan J., *Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986.



De la responsabilité

Jean-Louis Morizot

Dans l'étymologie de la langue française, le terme « responsabilité » est dérivé du latin *respondere*, soit se porter garant, plus précisément, donner du poids à la chose. C'est le sens retenu par la morale et le Droit.

La responsabilité est un souci qui est né après Descartes et la philosophie des Lumières avec l'avènement de la notion de sujet comme unité de base de la pensée du vivant. C'est une opération d'*Aufhebung*, comme dit Lacan¹ avec Hegel, puisqu'il s'agit d'abord, de rendre compte dans la langue, de manifestations qui ne sont pas dans la langue et n'ont *a priori* aucun sens, surtout pas un sens qui serait le même pour tous.

Il s'agit d'instaurer un rapport du sujet à son objet, c'est-à-dire de créer un lien entre deux éléments hétérogènes, dissemblables. C'est un rapport qui est dans la langue et destiné aux autres à qui l'on s'adresse. Donner du poids, c'est tirer des conséquences de faits, gestes et dits en allant, soit avec le style du maître, soit par les voies de la poésie et de l'allusion, au plus près d'un réel, en s'exposant au jugement des autres du corps social.

Dostoïevski, ce russe criminel disait Freud, tant il se montrait écrasé d'une culpabilité dont son écriture pas plus que son addiction au jeu ne le libéraient, avait montré la nécessité de la culpabilité dans ce récit épique d'une conversation entre les frères Karamazov.² L'homme révolté s'imaginait pouvoir ainsi jouer sans contraintes à quoi son frère, le saint homme, le mystique, mais aussi le juste, répondait que nous sommes tous coupables, depuis Adam et Ève,

du péché originel dont nous souffrons. Lacan plaide, au contraire, « Si Dieu n'existait pas, plus rien ne serait permis ! ». Autrement dit, rappelle Lacan, c'est la même loi, celle de la parole et du langage, qui interdit et permet, et sans la loi, plus rien n'est permis. Contrairement à Dostoïevski, pour Lacan, c'est la loi qui dit la faute. Le Droit précise : pourvu qu'elle ait existé avant la commission de ce qui est jugé une faute.

Depuis toujours, pour les Chrétiens, avec le « péché originel », l'homme est coupable dès la naissance. Il naît en dette vis-à-vis de l'instance antécédente, dont on ne sait si c'est Dieu, la divinité trinitaire ou une bonne mère toute, la vierge-mère.

D'un côté donc, une culpabilité totale et permanente, ineffaçable, de l'autre, Lacan retient, de principe éthique, une responsabilité du sujet dans toutes les occurrences de la vie. Non que le sujet ne soit soumis aux effets du hasard, la *tuché* aristotélicienne, mais il est tenu pour responsable de l'accueil personnel qu'il fait de ces événements imprévus en tant qu'auteur du sens qu'il leur donne.

Si intention vaut acte, nous sommes tous coupables d'avoir eu des pensées délictueuses ! Au contraire, si c'est la loi qui dit la faute, il n'y a plus de culpabilité que rien ne rachète. Sur la place publique, dans la loi sociale, en droit pénal juste, la loi doit antécéder la faute pour que nul ne l'ignore et puisse, en conscience, décider de ce qui est bien ou mal. Dans le for intérieur, il n'en est pas de même et la culpabilité qui va appeler la sanction est un affect qui



De la responsabilité

Jean-Louis Morizot

lie le sujet à son objet, fut-il, cet objet, une personne dans le sens de se faire la cause à l'origine de cet objet. La dette devient là inextinguible, irrachetable, sauf à la payer de la vie même du sujet dans une monstrueuse capture.

La culpabilité est une réponse au trauma originel, une façon de rendre compte d'un paradis perdu, au prix de la perte du sujet, toujours infiniment et immensément coupable d'un péché originel.

On ne peut traiter la culpabilité qui touche à la construction même du moi du sujet. On ne peut qu'en atténuer les effets en allégeant les exigences de sanction.

La pratique de la justice pénale en France s'est préoccupée, depuis la naissance de la psychiatrie, de la perception de la responsabilité des auteurs de crimes. L'idée étant, depuis les Lumières et dès avant la Révolution française, de séparer les malades des sujets normaux mais criminels. On soignait les malades et on punissait les non-malades délinquants ou criminels. Mais, la réalité de la clinique est plus continuiste que binaire et la difficulté a toujours été de faire la part du malade chez les sujets dits « normaux ». L'expertise en matière pénale, confiée aux psychiatres et psychologues, a pour but essentiel d'étudier, de décrire, de tenter d'expliciter le rapport du sujet à son acte. Que le sujet l'assume ou pas, il y a des actes sans sujet et des sujets qui, confondus par des preuves matérielles, n'assument pas un acte que l'Autre leur impute. La psychiatrie naissante, après Pinel, si elle a eu le souci d'éviter aux fous la sanction

de la peine capitale, s'est aussi fourvoyée en recherchant comme des propriétés de la personne des qualifications attribuées par l'Autre social. Il s'agit encore d'une recherche des moyens du contrôle des populations et de la police des classes dites dangereuses. Ce souci de défendre la société est actuellement tellement prévalent qu'il devient le souci exclusif du monde judiciaire qui a un recours extensif à l'enfermement sécuritaire et au contrôle infini par des mesures de sûreté, hospitalières, carcérales ou de soins sous contrainte. L'expertise en responsabilité s'efface devant l'expertise en dangerosité ! La nouvelle criminologie³ n'est plus anthropologique mais actuarielle et prédictive, avec une perspective assurantielle d'indemnisation des victimes. Actuellement, on cherche à aller encore plus loin dans la quête des moyens de contrôle des vivants pour une biopolitique. On traque des déterminants aux affects, aux actes, aux pensées à une nouvelle échelle, neuronale et moléculaire, avec pour visée un contrôle des populations. L'imagerie cérébrale y concourt par l'apport de la neuro-imagerie cérébrale par IRM et TEP pour aider à la détection de mensonges et la recherche d'aveux. Aux USA un dossier de neuro-imagerie serait déjà produit dans des procès pénaux pour valider la certitude d'un dire expertal. On vise à lire un cerveau comme un génome pour révéler un psychisme. C'est une course vers un brave *new world* auquel conduirait le vieux rêve d'une réification de la pensée.

De la responsabilité

Jean-Louis Morizot



1 - Lacan J., « Réponse au commentaire de J. Hyppolite sur la « Verneinung » de Freud, *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 381-399.

2 - Dostoïevski F., *Les frères Karamazov*, Folio, Gallimard, 1994.

3.- Hémery Y., *Irresponsabilité pénale, évolution du concept*, Cairn info, Disponible en ligne.